

Trou de mémoire

Christine Balta

Number 92, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14582ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Balta, C. (2002). Trou de mémoire. *Moebius*, (92), 22–25.

Trou de mémoire

Il ne se souvenait pas.
18, 32, 49? Comment se souvenir?
Ça faisait si longtemps, il le faisait depuis tant d'années. Il avait commencé si jeune.
18, 32, 49? Il répétait.
— Tu parles, oui ou merde?
Et il choisissait merde, parce qu'il se rappelait pas.
— Tu veux vraiment qu'on t'aide?
Le pire dans tout ça, c'est qu'il était sincère.
Comme on le tabassait dans la purée des côtes, il se revoyait là.

Elle avait les mains froides. Ça n'avait pas duré. Une fois placé le bas qu'il avait dans sa poche avec le fil à beurre, il n'avait eu qu'à serrer.

De derrière.

Le lendemain matin, les journaux mentionnaient le corps d'une femme blonde, sans motif apparent.

Pourquoi il le faisait?

Il marchait beaucoup après, il le fallait. Il écoutait son souffle. Il aurait pu faire athlète.

C'étaient toujours des femmes.

Les femmes peuplaient la terre, la mer, le ciel, les douches.

Une, 18, 32, 48, 53, une suite de tombola. Et encore, c'était peut-être même pas ça.

La musique de *Bullitt* est de Lalo Schifrin, les yeux bleus n'ont pas peur de ces corps arrêtés.

En fin de compte, ça permettait d'appivoiser la bête, celle qu'on promène en laisse.

La sienne, à lui, était partie 12 ou 15, 27 ans avant. Il se rappelait pas.

On se faisait aux traces entre les portes.

Et la couleur. Le vert, le noir, le jaune des vomis-
sures. La pointe de corail aux commissures des lèvres. Le
blanc de l'intestin, un pétoncle géant.

Et le rouge, du rouge.

À croire qu'on nous mentait sur la couleur des gens.

À croire qu'on nous mentait sur la nature humaine.

La blonde au teint pâle était rouge dedans. Comme
le nègre du bus, son unique accident.

Et dans le bain final, on était tous égaux et lui il
avait hâte. Au bain avec *Bullitt*.

Lui, il chantait *Bullitt*. La flûte en sol et la guitare.
Rhabille-toi, David Lynch! Tu n'as rien inventé, tu sors
d'une garderie, couches au cul, à côté de *Bullitt* et de Lalo
Schifrin.

Essentiel et caché dans ses chambres obscures, il
révérait le rouge.

Il suivait les saisons.

Et les odeurs.

On peut porter un masque qu'on voit à la télé, cela
ne veut pas dire que l'odeur soit la même. L'odeur, elle
se déplace. Quand la scie mord la peau, il y a un courant
d'air.

Après quelques jours, surtout dans du plastique, là
ça pue vraiment, une odeur de barbaque, puisque c'est
de la barbaque.

Brûlée, ça pue aussi.

Remisée au frigo, c'est encore autre chose.

C'est après, forcément, qu'on a très mal aux bras, et
le dos qui travaille. Forcément.

Après 18 ou 20, il y a des douleurs qui restent. C'est
difficile à dire si la sciatique d'octobre ne vient pas du
mois d'août.

Ça se tricote en fibres, comme sur l'écorché du livre
d'anatomie. Les couches de cellulo, le bébé, l'estomac, les
noms écrits en noir avec un pointillé qui lève l'équivoque.

Et il y a les paroles.

Ça dépend de la fois, du rythme auquel s'exécute le travail, le contrat qu'on lui donne, ou qu'il fixe tout seul.

Des fois il y a contact, à un bar, par exemple. On commande un verre. On allume du tabac, il faut payer aussi.

Si elle quitte le bar pour aller aux toilettes, on peut vider son verre à moitié, à demi et la suivre aux toilettes. Vérifier que tout va, enfiler en poussant un à un les doigts dans la paire de gants, enfoncer le sèche-mains, des fois on vérifie sa raie dans le miroir, du tranchant de la main on repousse une mèche, on attend à la porte dans les W.-C. déserts, on la prend.

De derrière.

La porte est refermée. On enlève les gants. On s'en va sans courir.

Et il y a l'argent.

On entasse sous une latte du plancher, dans son appartement. Quand on quitte le pays, on met tout dans un sac, de sport, d'entraînement, pas trop chic, pas voyant.

C'est son bagage à main.

Des fois on vit comme ça plusieurs mois à l'hôtel. On se loue des autos. Des fois on invite une fille à dormir.

On lui fait la cuisine. Un plat que sa maman nous a montré petit.

Il y a quand même les cris.

Les cris qu'on entendait en mangeant le repas cuisiné par la mère. Si les cris sont trop forts, on pose la serviette à carreaux rouges et blancs à même la recette, et le tissu s'imbibe de la sauce brune ou blanche, verte ou rouge. La serviette qui coule, comme une grosse tremette dans un œuf à la coque large comme une assiette.

Quand les cris sont trop forts, la fille peut y passer. On était en congé, mais des fois, elle y passe.

On la met dans le coffre et on quitte le motel. Il faut se souvenir du décompte des chambres.

Là, le flamant turquoise, on n'y reviendra pas.

Une fois à la fois, pas deux.

Et il y a les chansons.

Celles qu'on siffle quand on creuse en forêt, celles de la radio dans l'auto, quand on mange un chien chaud en lisant le journal.

Des fois on mêle les prises, les accents des radios, la hauteur de la douche, le bruit des talons hauts.

La texture des organes.

Il y a les envies.

Envie de pizzas chaudes, envie de s'extirper du pyjama rayé qui absorbe le sperme, la parcelle de merde. Des fois il y a les rêves, à confesse.

De derrière.

Des fois il y a les phares des autos sous la pluie, le bruit de l'essuie-glace et celui de la scie, celui de la chasse d'eau, du robinet qu'il serre aussi têtu que lui.

Et il y a les secondes.

15, 18, 53 pour remplir le blanc de son trou de mémoire.

Et il y a les minutes.

15, 18, 53, presque l'heure.